

Jean-Marc LANTERI

DOUBLE MIXTE

Comédie

Manuscrit déposé à la SACD sous le numéro 000267878

Adresse de l'auteur :

Jean-Marc LANTERI

13 les bouches manon

27510 PRESSAGNY L'ORGUEILLEUX

tel 06 71 07 09 51

fixe 02 32 21 00 88

email : jm.lanteri@orange.fr

DOUBLE MIXTE

Synopsis

Dans une banlieue de Toulouse, probable et improbable, actuelle et intemporelle.

Deux couples de très jeunes gens, Charles, Ludmila, Antonio, Denise, s'unissent et se déchirent, cruellement et joyeusement.

Charles, puritain et judoka pro, vit seul avec sa mère, Simonetta dont le comportement lui pose problème. Elle est douée de pouvoirs de guérison (ou de supposés pouvoirs) et elle en fait profiter gracieusement le chaland, mais c'est aussi une nymphomane.

Et, quelquefois, ses deux pôles d'activités en viennent à se confondre.

C'est sans doute pour cela que Charles résiste, encore et toujours, à l'amour inconditionnel de Ludmila pour sa difficile personne ? Dès les premières scènes, Simonetta est là et pas là, car elle a une attaque et jusqu'à la scène finale où elle apparaît en vidéo, les soliloques que mèneront successivement Antonio, Ludmila, Charles et Denise avec elle rythmeront la pièce de manière décisive. Chacun des 4 personnages a sa Simonetta, à lui ou à elle, qui cristallise les frustrations et les rêves de chacun.

Antonio, le meilleur ami de Charles, complexé hypocondriaque, jette son dévolu sur une belle togolaise, Denise M'Gouna, qui pour être coiffeuse émérite, n'en est pas moins hyper-violente, et elle a été enfermée dans un centre pour mineurs, après avoir crevé l'oeil d'une de ses camarades.

Que Ludmila gagne à la loterie des centaines de milliers d'euros, cela lui permet tout au plus de faire de bonnes actions, entre autres envoyer Antonio et Denise en voyage à Venise, offrir un salon de coiffure flambant neuf à Denise, mais pas de séduire Charles qui ne pourra épouser sa fiancée que lorsqu'il sera libéré de sa mère...

La mort des mères libère les fils plus encore que celle des pères, d'ailleurs Charles ne se souvient même plus du sien.

La dernière action du groupe et deux couples qui convolent avec une joie lucide ?

La réhabilitation du cours de tennis où le sport fait son entrée, sur la scène et dans la salle, pour une fin heureuse et sceptique (celle de toute comédie qui se respecte ou se méprise), où chacun trouve et retrouve sa chacune et réciproquement, et où Simonetta connaît son assomption en images.

PERSONNAGES :

Jean-Charles Cretonnier, dit Charles, dix-huit ans environ. Très beau, grand, athlétique. Judoka pro.

Antonio, dit Tonio, dix-huit ans environ, portugais, mais c'est la vie. Charme indéniable.

Ludmila, dite Lud (on prononce Loud), dix-huit ans environ, jolie, gracieuse, triste, irrésistible, poitrine miss Monde en option.

Denise M'Gouna, dite Denise, dix-huit ans environ. Très belle, grande, athlétique. Boxeuse amateur bon niveau.

Simonetta, mère de Jean-Charles, n'existe qu'en images vidéo et leurre sous un drap de lit. 45 ans environ.

NOTES DE L'AUTEUR :

La scène se situe dans la banlieue de Toulouse, c'est à dire en Pologne, c'est à dire « nulle part ».

Elle est aussi « nul quand », des années soixante-dix à aujourd'hui : il suffit de supprimer quelques notations contemporaines et l'on se retrouve après 68.

Les éléments de décor sont réduits au minimum : le lit de Simonetta, qui se transforme en lit d'hôpital avec perfusion, ou en tombe, et peut se promener de jardin à cour, et de cour à jardin, un fauteuil de coiffure, un pan de mur pour le nouveau repaire où Charles, Lud et Antonio se retrouvent régulièrement.

Les / signalent l'endroit où la réplique suivante peut démarrer, suscitant un effet de chevauchement verbal.

Denise M'Gouna est noire : les représentations de la pièce sont interdites si le rôle de Denise M'Gouna n'est pas joué par une actrice noire.

Le rôle de Lud peut être interprété par une actrice maghrébine, mais ce n'est pas du tout obligatoire, ni conseillé. C'est royalement offert par l'auteur au metteur en scène qui veut promouvoir la diversité culturelle (hum...) et l'auteur pourrait même (moyennant supplément versé via la SACD) récrire le rôle d'Antonio afin qu'il soit joué par un chinois ou un vietnamien. Ce serait fun.

Il reste évidemment les Sioux, les Pygmées, les Mormons et les Javanais qui ne sont pas actuellement représentés dans la pièce.

L'auteur regrette de n'avoir fait aucun effort particulier pour les y intégrer ou les désintégrer d'ailleurs.

Cela dit, ils doivent avoir un syndicat, il faut s'adresser à leurs syndicats respectifs, j'ai pas leur téléphone sur moi.

Jean-Marc LANTERI

I

ANTONIO, CHARLES, puis LUDMILA.

Le nouveau repaire.

Un pan de mur.

Antonio et Charles assis, appuyés contre le pan de mur.

Ils fument un joint.

ANTONIO : Chaleur horrible.

CHARLES : On sue à le dire, on se tue à la vivre.

Antonio écrase une mouche sur sa joue.

ANTONIO : Saloperie de mouches.

CHARLES : On se tue à les tuer.

Un temps.

ANTONIO : Maintenant j'en suis sûr, Charles, j'ai une spondylarthrite ankylosante.

CHARLES : Le mois dernier, t'étais sûr que t'avais la sclérose en plaques.

ANTONIO : J'ai pas la sclérose en plaques.

CHARLES : C'est une bonne nouvelle.

ANTONIO : Le médecin m'a dit que je l'avais pas.

CHARLES : C'est une bonne nouvelle.

ANTONIO : Mais je suis sûr que j'ai la spondylarthrite ankylosante.

CHARLES : Le médecin te l'a dit ?

ANTONIO : Non.

CHARLES : C'est une bonne nouvelle.

ANTONIO : Le médecin peut rien me dire, puisque je ne lui ai pas encore parlé de ça, mais je suis sûr que j'ai la spondylarthrite.

CHARLES : Ça doit être terrible, comment tu fais pour marcher ?

ANTONIO : Je ne marche pas, je me traîne toute la journée. Tu sais, Charles, en ce moment, j'ai tellement de fièvre, j'ai tellement mal à la tête, j'ai du mal à me lever le matin.

CHARLES : Merde alors.

ANTONIO : J'ai les mêmes sandales de plomb qu'ils avaient, les premiers hommes sur la lune, pour qu'ils s'envolent pas dans l'espace, mais sauf que je suis pas sur la lune.

CHARLES : Ça va s'aggraver, ton truc ?

ANTONIO : Oui. Tu deviens de plus en plus raide.

CHARLES : De la queue ?

ANTONIO : Mais non, crétin, du dos, tu peux même plus te baisser pour ramasser un truc que tu fais tomber.

CHARLES : Comme ça, tu ne pourras pas te faire enculer.

Un temps.

ANTONIO : J'avais pas pensé à ça.

CHARLES : Ça fait un avantage à ta situation de détresse endémique.

ANTONIO : À moins que j'ai pas la spondylarthrite.

CHARLES : Mais tu m'as dit que tu l'avais.

ANTONIO : Je suis pas sûr à cent pour cent. On peut jamais être sûr à cent pour cent ! Faut que j'attende l'avis du médecin. Pour l'instant, j'ai pas le courage de lui demander.

CHARLES : C'est une bonne nouvelle.

ANTONIO : Tu m'emmerdes.

CHARLES : En tout cas si tu l'as pas à cent pour cent ta spondylartriste, tu es sûr de pas te faire enculer à cent pour cent.

ANTONIO : Tu veux dire que je suis sûr de pas me faire enculer du tout, ou que je suis sûr de pas me faire complètement enculer ?

Un temps.

CHARLES : C'est les mouches que tu encules, là, Antonio.

ANTONIO : Elles le méritent, non ?

CHARLES : En ce moment, elles mériteraient même d'attraper la spondylarthrite ankylosante.

ANTONIO : Elles annoncent l'été.

CHARLES : Les vacances...

ANTONIO : Comme les cigognes annoncent une naissance en traversant le ciel.

CHARLES : Si les cigognes passaient, je m'inquièterais pour toi, Antonio, ça voudrait dire qu'en plus de la spondylarthrite, tu es tombé enceinte.

ANTONIO : Ah ah.

CHARLES : Ce qui est surprenant, parce que suite à la spondylarthrite, t'étais pratiquement sûr de pas te faire enculer.

ANTONIO : Or j'ai toujours mes règles.

CHARLES : Ah ah.

ANTONIO : Donc je ne suis pas enceinte, donc ça prouve que j'ai pas la spondylarthrite, sinon, ça voudrait dire que je me suis fait enculer, et comme j'ai pas de veine, je serais sûrement tombé enceinte, or je suis pas enceinte, donc je me suis pas fait enculer, et donc j'ai pas la spondylarthrite.

CHARLES : Donc tu es guéri.

Un temps. Hochement de tête dubitatif d'Antonio.

CHARLES : En tout cas, à force de raisonner sur tes maladies, Antonio, tu vas devenir un vrai juriste. Peut-être que tu vas la finir après tout, ta licence de droit, et t'auras ta plaque d'avocat marron près de la place Saint-Sernin.

ANTONIO : Ouais ouais.

CHARLES : À force de faire du droit canon, tu vas devenir canon, toutes les filles vont se jeter sur toi.

ANTONIO : Il serait temps.

Entre Ludmila.

Charles lui tend le joint.

LUD : C'est du Libanais ?

CHARLES : Non, c'est du Marocain.

Lud fait un geste négatif de la tête.

ANTONIO : Ça fait longtemps qu'on t'a pas vue au repaire, ma Lud ?

LUD : Je bosse, j'étudie, je me donne du mal. Et vous, les garçons, vous faites quoi, à part vous carboniser ce qui vous reste de cervelle ?

ANTONIO : On colloque.

CHARLES : On phosphore.

ANTONIO : On cogite.

CHARLES : On lui refait sa gueule de con au monde, maintenant il a l'air encore plus con.

LUD : Ça doit être violent.

ANTONIO : Implacable. J'ai déjà exterminé sept mouches depuis le début de la matinée.

LUD : On devrait mettre des posters ici, s'installer vraiment, faire de la récup, décorer... C'est tellement nu. Je préférerais l'ancien repaire.

ANTONIO : Tu sais bien que le gang des Hespérides nous a foutus dehors. Tu voulais quoi ? Qu'on se fasse suriner, rançonner, tronçonner pour un squat pourri

de 20 mètres carrés ?

LUD : Vous allez pas à la fac ? Vous allez pas à l'AG ?

CHARLES : Non, on fait la grève de la grève, à deux. Quand on fait grève, c'est pour réclamer plus de profs, sur la tête de qui on chiera quand on fera plus grève, ça me fatigue.

LUD : T'as eu tes partiels, Antonio ?

ANTONIO : Dix sur vingt, donc dix sur dix, mais j'en ai encore droit constit à passer. Et toi ?

LUD : 12, 66 de moyenne générale.

ANTONIO : Trop forte, la Lud.

LUD (*à Charles*) : Et toi ?

CHARLES : J'y suis pas allé.

LUD : Tu es fou !

CHARLES : Non, j'arrête, je reprends à mi-temps le dojo du quartier Saint Antoine.

LUD : Tu vas pas faire ça ! T'avais de bonnes notes en Lettres. En plus avec tous les bouquins que tu as lus. On avait dit qu'on ferait des études, on avait dit qu'on essaierait !

CHARLES : Je peux lire chez moi.

LUD : C'est un endroit pourri, le dojo de Saint Antoine ! Y a que des dealers de merde et des trafiquants de filles. Faut pas que tu arrêtes tes études, Charles.

CHARLES : La pension de ma mère suffit pas. Et comme elle fait jamais payer ses prestations diverses et variées, on a des dettes, alors faut que je gagne ma vie, Lud.

LUD : Elle va bien, ta mère ?

CHARLES : Moyen. Les cons défilent toujours pour se faire soigner leur vérole à l'oeil, mais elle a pas de type en ce moment, alors ça me fait des vacances.

LUD : Tu l'embrasses de ma part. Et puis je passerai lundi.

CHARLES : Sainte Lud viendra faire ses dévotions à Sainte Simonetta.

LUD : Et arrêtez de fumer toute la journée, vous me faites chier tous les deux !

Lud sort. Antonio et Charles continuent à fumer.

ANTONIO : On dirait qu'elle est pas contente.

CHARLES : Elle fume pas de Marocain, c'est tout.

ANTONIO : On dirait qu'elle est pas contente.

CHARLES : Je vais essayer de trouver du Libanais ou de l'Afghan / pour vendredi

prochain.

ANTONIO : On dirait que tu sais pas pourquoi ?

Un temps. Ils se regardent.

Antonio se lève pour partir.

CHARLES : Et toi, tu t'es trouvé une petite amie, le boutonneux lusophone ?

ANTONIO : Pour l'instant, j'en parle pas.

CHARLES : Tu es en pleine tractation, je vois ça.

ANTONIO : Faut que j'aille réviser mon droit constit.

CHARLES : Tu négocies âprement pour la placer, ta carcasse de portugais hypocondriaque ?

ANTONIO : Je fais mon possible, camembert moisi de mes deux.

Antonio sort.

Charles termine le joint, pensif.

II

ANTONIO, SIMONETTA dans le coma, puis CHARLES.

La chambre de Simonetta, dans l'appartement habité par Charles et Simonetta.

Le lit, recouvert d'un drap.

Les cheveux de Simonetta dépassent.

Antonio entre précautionneusement. On dirait que Charles est à côté, dans la salle à manger.

ANTONIO :

Tu sais, Simonetta, ça n'a pas marché, tes derniers attouchements.

Personne veut de moi, je suis trop moche ou je suis trop con, ou les deux à la fois.

Je sais que tu m'as dit que tu guérissais pas les complexes, seulement les maladies.

Mais là, Simonetta, je suis sûr que j'ai la spondylarthrite ankylosante.

Je sais que je t'ai demandé de me soigner la sclérose en plaques le mois dernier, alors que je l'avais pas, et alors tu m'as dit, laisse-moi Antonio, j'ai une femme avec une hernie discale qui souffre le martyr, j'arrive pas à la soulager, j'ai eu tort, je m'excuse, mais maintenant je suis sûr que je l'ai, Simonetta, la spondylarthrite ankylosante.

Touche-moi, Simonetta.

Touche-moi.

Tu me touches pas, ça veut dire que tu penses que j'ai pas la spondylarthrite ankylosante, je suis rassuré, Simonetta.

Tu dors ?

Charles entre et prend Tonio à part.

CHARLES : Ton café refroidit, traître. Et elle est malade, je t'ai dit de pas aller la voir, tu fais chier... Elle consulte pas en ce moment, même les amis.

ANTONIO : Elle me parle pas, alors qu'elle me parle toujours.

CHARLES : N'essaye pas de transformer ma mère en cougar ou je te bute.

ANTONIO : Arrête tes conneries, Charles.

Charles se rapproche du lit.

CHARLES : Maman, c'est Antonio, tu sais, le traîne-savate complexé qui me sert de meilleur ami à temps partiel, tu peux pas lui enlever son acné pour qu'il se trouve une nana potable ?

ANTONIO : Ça va, hein, ça va...

CHARLES : Il vient te demander comme toutes les semaines de le transformer en Johnny Depp, alors tu vas lui greffer la tête de Mickey Mouse pour qu'il nous foute la paix.

Un temps.

CHARLES : Maman ?

Il s'assied au bord du lit.

CHARLES : Maman ? Maman !

ANTONIO : Elle dort ?

Un temps. Charles s'éloigne du lit.

CHARLES : Non, je crois qu'elle dort pas...

ANTONIO : Non ?

CHARLES : Non.

ANTONIO : Qu'est-ce qu'il y a ?

CHARLES : Je crois qu'elle est inconsciente. Je crois qu'elle est dans le coma. Je crois que je vais appeler l'hôpital. Je crois que rien de ce qui a été ne sera plus comme avant. Je crois que je crois plus en rien, si jamais j'ai cru un jour en quelque chose !

Antonio se met à pleurer.

ANTONIO : Tu chiales pas, toi ?

CHARLES : Tous les larmes que les gens versent sur ma mère, c'est pour les autres.

III

CHARLES, LUDMILA.

Le nouveau repaire.

Charles est assis, appuyé contre le pan de mur, et fume un joint.

Lud entre.

LUD : Salut.

CHARLES : Salut.

LUD : Antonio est pas là ?

CHARLES : Non.

LUD : Il révisé son droit constit...

CHARLES : Il se cherche une petite amie. C'est un job à plein temps et il a pas encore touché les RTT.

Charles tend le joint.

LUD : C'est du Libanais ?

CHARLES (*agacé*) : Non, c'est du marocain...

Un temps. Lud n'est toujours pas intéressée.

LUD : Charles, tu prends un billet de loterie avec moi ?

CHARLES : Non.

LUD : Tu prends un billet de loterie avec moi, c'est à dire que je l'ai déjà pris, alors tu me donnes la moitié du billet et si je gagne, on fait moit-moit ?

CHARLES : Je ne fais pas moit-moit avec toi. D'accord, c'est déjà l'été, alors tout le monde est moite. Mais moite et moi, ça colle pas, même si ça colle à la peau. Moite et moi, c'est comme Mac et PC : pas compatible, d'accord ?

Un temps.

LUD : Prends.

CHARLES : Quoi ?

LUD : Le billet.

CHARLES : Le ticket...

LUD : Avec moi.

CHARLES : Je suis pas preneur.

LUD : Pourquoi ?

CHARLES : On gagne jamais, Lud.

LUD : Mais si, des fois tu vois des gens à la télé, ils ont gagné, même si ça leur prend dix ans, même s'ils jouent deux mille fois l'âge de leur chien ou leur taux de cholestérol, il y en a qui finissent par gagner. Moi je joue qu'une fois, après j'arrête.

CHARLES : On dit toujours ça : y a toujours le premier billet de loterie, qui devrait être le dernier, et le dernier verre de l'alcool, qui est le premier d'une longue série jusqu'à la cirrhose du foie.

LUD : Et les joints, t'en as fumé combien, et combien t'en fumeras ? T'as fait le total des deux dans ta petite tête ?! Ta cirrhose du cerveau, tu te la prépares depuis ta première dent de lait, non ?!

CHARLES : Les gens que tu vois à la télé, ce sont des figurants qu'on a engagés pour te faire croire qu'on peut gagner, et une fois qu'ils sont passés à la télé, on les met à la casse. Y a même des déchetteries spécialisées pour les anciens faux winners pixelisés de mes couilles !

LUD : C'est terrible.

CHARLES : Je te crois.

LUD : C'est vrai que tu n'aimes personne...

CHARLES : Je te crois.

LUD : Ta mère est malade, Antonio m'a dit ?

CHARLES : Je te crois.

LUD : C'est grave ?

CHARLES : Hémorragie cérébrale.

LUD : Alors c'est grave.

CHARLES : On va dire ça.

LUD : Je peux la voir ?

CHARLES : Elle est à l'hosto. Faut la voir à l'hosto, mais l'hosto dit qu'on peut pas la voir. Je l'ai vue, mais je suis le seul autorisé à la voir à l'hosto : tente ta chance.

LUD : Elle rentre quand ?

CHARLES : Je sais pas, Lud. Si ça se trouve, elle rentre pas.

Un temps.

LUD : Elle va mourir ?

Un temps.

CHARLES : On va dire ça.

LUD : Et toi, qu'est-ce que tu dis ?

CHARLES : Les mères, c'est comme les hommes, les fleurs et les animaux : un jour, ça meurt.

LUD : Dis-qui que je l'embrasse, dis-lui que je l'aime. Si je lui dis que je l'aime par ta bouche, mes mots traverseront le sang noyé dans sa tête, et elle m'entendra.

CHARLES : Je transmettrai, avec les notes en bas de page.

Un temps.

LUD : Je pars toute seule avec mon billet tout seul. On est deux misérables à cause de toi, le billet et moi.

CHARLES : Pars. Toi et ton billet en larmes.

Un temps.

LUD : Mais je reviens quand j'ai gagné.

CHARLES : C'est sûr que tu vas gagner, tu as une tête de gagnante, surtout quand tu me regardes pas. Il faudra que tu passes à la télé, prépare-toi.

LUD : Et jamais tu ne pourras te dire, je suis débarrassé de Ludmila, jamais !

CHARLES : Dès mon premier biberon, il a été question que tu me colles au train. J'ai tété le lait de ton entêtement avec celui de ma mère. J'ai bu, j'ai su, j'ai pris perpète.

LUD : Je vais gagner, je vais gagner à la loterie et je t'écraserai de ma puissance nouvelle ! Moi et ma puissance, on te marchera sur le corps jusqu'à ce que tu cries grâce ! Moi et mon fric, on te hachera menu. Et tu vas aimer ça ! Tu vas en redemander !

CHARLES : Ça porte bonheur de me marcher dessus.

Ludmila sort en chouinant.

Charles continue à fumer, il ne bouge pas.

IV

CHARLES, ANTONIO.

Même lieu.

Mais pas même temps.

Charles et Antonio, assis contre le pan de mur.

Le joint a changé.

Antonio tire sur le joint.

ANTONIO : Il est vachement bon.

CHARLES : C'est de l'Afghan.

ANTONIO : On sent la différence.

CHARLES : Y a pas à dire.

ANTONIO : Et le Dojo ?

CHARLES : Effectivement, c'est des connards violents / ou des violents connards...

ANTONIO (*sur l'air de Michelle des Beatles*):

« Connards violents,

Sont des mots qui vont si bien / ensemble si bien ensemble. »

CHARLES : ... mais faut reconnaître qu'au chapitre fumette, ils sont plutôt achalandés, ils ont toute la panoplie de l'Atlantique à l'Oural en passant par l'Euphrate.

ANTONIO : Tu vas les mater, cheikh et mat ?

CHARLES : Ça me fatigue d'avance.

ANTONIO : Tu es un chef... Quand le gang des Hespérides nous a piqué l'ancien repaire, pourquoi tu leur as pas fait tomoe nagae, uchi mata o soto gari et que je te les plie en huit, façon papillote de maquereau ?

CHARLES : Ils étaient armés, Tonio. Face au flingue, je fais comme tout le monde : je lève les mains, je baisse les yeux, je ferme ma gueule.

ANTONIO : Ça sert à quoi d'être première dan de judo ?

CHARLES : Si t'es mort, ça sert à rien. Un pruneau en moins dans la gueule, c'est trente ans d'espérance de vie en plus.

ANTONIO : Tu es un chef... Tu es un dingue !

CHARLES : Ah ouais...

ANTONIO : Il paraît que tu as encore foutu un vent à Ludmila.

CHARLES : Ah bon...

ANTONIO : Faut t'interner, faut fermer la porte sur toi, la prison de toi sur toi, et jeter la clé au fond du canal. T'es un cas désespéré.

CHARLES : Pourquoi ça ?

ANTONIO : Elle est vibrante. Elle est sublime. Elle est touchante. Elle s'appelle Ludmila. Alors que toi, tu t'appelles le désespoir et tu t'appelles la mouise, tu t'appelles la galère et la poisse, tu t'appelles l'embrouille et la merde. Je me demande comment je suis ton ami à la vie à la mort.

CHARLES : C'est parce que tu es portugais...

ANTONIO : Et t'as vu les nibards qu'elle se paye ? Et adorable, intelligente, douce. On a une douce dans ces parages de merde, on a une douce dans l'enfer du béton crasseux ! Trois mecs se sont castagnés pour elle dans la cité, y en même un qui boîte encore, elle en veut aucun. Trois caïds en or massif.

CHARLES : Les petites merdes en or massif que tu vas défendre quand tu seras avocat...

ANTONIO : Et alors qu'elle pourrait parader, plantée à mi-corps dans toutes les BM décapotables de la planète, elle vient s'offrir sur un plateau, mais le Monsieur, là, il apprécie pas les petits fours.

CHARLES : Tu as donc à ce point compris, Antonio, que tu ne te la taperas jamais.

ANTONIO : C'est pas ce que je te dis, là ! C'est pas du tout ce que je te dis !

CHARLES : Je suis ébahi, Antonio, je suis perplexe. Je te croyais pas si lucide, comme mec.

ANTONIO : Mais toi tu n'as pas compris que maintenant, c'est pas réversible, tu n'as pas compris qu'il y a des limites. Qu'on ne peut pas cracher sur la grâce et sur la beauté en espérant qu'elles reviennent vers vous un jour.

CHARLES : Attends là, attends là. Tu veux donc me dire que...

ANTONIO : Je veux dire que tu es le genre de mec qui se dit que, comme il est le plus beau, le plus intelligent, le plus drôle, le plus smart (et mes couilles, t'es rien de tout ça!), la beauté même l'attendra au frigo comme une canette de bière, mais tu te mets le doigt dans l'oeil jusqu'au coxis et le doigt dans le cul jusqu'aux narines.

CHARLES : J'entends ceci dans tes propos, Antonio : tu t'imagines que tu seras là, écoutant aux portes, et qu'au moment où elle sera en manque de moi, en désespoir de moi, en quasi renoncement officiel à ma personne, elle te laissera lui sucer les orteils par dépit alors que je te l'ai déjà dit, Antonio : jamais tu ne te la taperas.

ANTONIO : Et toi non plus !

CHARLES : Mais si je n'ai pas envie de me la taper, enfin actuellement pas, où est le problème ? Je me tape qui je me tape, et je me tape pas qui je me tape pas, vous me tapez sur les nerfs tous les deux.

ANTONIO : Ce n'est pas que tu n'as pas envie de te la taper, simplement tu attends.

CHARLES : Je préfère les putains bulgares du quartier de la Glacière.

ANTONIO : Tu parles, Charles... Tu attends qu'elle dégouline, là elle ne fait que mouiller. Ça ne te suffit pas, tu la veux soumise et liquide, ou rien. Tu la veux suppliante et qui chiale et qui se ratatine et qui se liquéfie à tes pieds comme une petite mare de solitude. Tu veux te taper une flaque et pas une femme.

CHARLES : Admettons cette hypothèse baroque... Et tu prétends que, se desséchant à mesure de l'attente, elle finira par émigrer sous d'autres cieux ou même qu'elle posera les yeux sur toi, ce répugnant ersatz de moi qui s'appelle toi ? Qu'elle se tapera toi et que tu te la taperas, tu te le figures vraiment ?

ANTONIO : Je ne le prétends pas.

CHARLES : Mais tu en rêves ?

ANTONIO : Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.

Un temps.

CHARLES : Antonio, j'estime que tes nouvelles capacités d'analyse, décuplées par tes libidineuses et vaines espérances, méritent tout de même une petite gratification.

ANTONIO : Charles, tu me fais peur.

CHARLES : Antonio, je vais t'accorder davantage d'intérêt à l'avenir.

ANTONIO : Charles, tu me fais peur.

CHARLES : Je vais lever les yeux sur toi lorsque tu te penches à la fenêtre de ton HLM pourri et que ta maman portugaise te dit : connard, te penche pas trop, tu vas fracasser ta tête de ouistiti sur la dalle, je vais devoir te ramasser comme de la morue pas fraîche, te penche pas, mon Tonio !

ANTONIO : Charles, tu commences à m'emmerder...

CHARLES : Je ne te quitte plus des yeux, Antonio. Quand je te verrai humble, rampant, baveux comme un agent d'assurances, onctueux comme un banquier, rendu fou fou fou d'espérance, je saurai. Je saurai qu'est arrivé le jour où, selon toi, Lud se détournera à jamais de moi et pourrait alors poser les yeux sur ta couenne immonde. Je saurai que Lud est mûre pour sa première expérience sexuelle. Je saurai qu'il est temps de la déflorer à mort / entre deux blocs d'immeuble.

ANTONIO : Bordel de merde, Charles.

Un temps.

CHARLES : Donc t'éloigne pas trop de moi que je puisse aviser à l'instant T / je t'ai à l'oeil, Antonio.

ANTONIO : Putain de ta race de merde...

CHARLES : Ceci bien évidemment dans l'hypothèse où j'ai envie à ce moment-là de me la taper, ce qui n'est pas sûr, j'y réfléchirai.

Un temps.

ANTONIO : Tu es un dingue.

CHARLES : Tu l'as déjà dit.

Un temps. Ils fument.

CHARLES : Je te connais depuis combien de temps, Antonio ?

ANTONIO : Ça va tirer dans les huit ans, sans remise de peine et sans libération conditionnelle.

CHARLES : Elle, je la connais depuis l'âge de quatre ans, alors ce serait comme baiser avec ma sœur, tu comprends ? Lud, c'est mon reflet, mon miroir et mon autre. Ce n'est donc pas une flaque où je compte patauger mais bien un lac où éternellement je me mire.

ANTONIO : (*Minaudant parodiquement* :) Où éternellement je me mire... Et moi je me marre et j'en ai marre de vos conneries / parce que vous allez droit dans le mur !

CHARLES : On a grandi ensemble sur le palier, Ludmila et moi, avant qu'elle et ses parents, ils déménagent aux Réaux, on fait des pâtés dans le sable plein de merde, et on a respiré, pour se shooter, le sable plein de merde du parc avant qu'ils enlèvent les tonnes de seringues souillées avec un camion.

ANTONIO : Tu t'es jamais piqué...

CHARLES : Non. On s'est juste mis des échardes avec les débris de bois du toboggan en ruines et on se les retirait comme les singes qui s'épouillent.

ANTONIO : Raison de plus. S'épouiller, ça crée des liens. / On s'épouille et après on s'épouse.

CHARLES : Ce serait faire ce que ma mère m'a dit de faire. Je déchiffrais les demandes muettes dans ses yeux, et ses yeux me disaient tout le temps : épouse Ludmila, aucune autre fille ne voudra d'un cinglé comme toi. Comme elle me disait, lave-toi les dents, Charles, ou elles vont pourrir.

Un temps.

ANTONIO : Si j'aimais vraiment ma sœur, je crois que je baiserais avec elle.

CHARLES : Tu es fils unique.

ANTONIO : Si c'était mon destin, je passerais librement à l'acte.

CHARLES : C'est parce que / tu es portugais...

ANTONIO : C'est parce que tu es lâche...

CHARLES : ... Vous dormez à dix ou quinze dans un clapier ou dans la niche du chien. Vers trois heures du matin, vous vous retournez l'un vers l'autre dans votre sommeil et vlan, paf, pouf, crac, vous êtes incestueux par inadvertance, c'est un lapsus nocturne, Antonio. Et au bout de trois millions de lapsus nocturnes, ça donne quoi ? (*il désigne Antonio :*) Le portugais d'aujourd'hui.

ANTONIO : Tu es un monstre et tu me fais vomir.

CHARLES : Tu es assis à côté de moi, tu fumes mon shit, vérole paresseuse, tu es à mon niveau.

ANTONIO : Je suis un monstre, je me fais vomir.

CHARLES : Je viendrai t'essayer si tu ne vomis pas trop sur toi. Tu es un ami très cher.

Un temps.

ANTONIO : Au fait, il reste du shit ?

V

SIMONETTA dans le coma, LUDMILA.

Dans la chambre d'hôpital de Simonetta.

Simonetta intubée.

Lud est là.

J'ai pas beaucoup de temps, Simonetta, je suis entrée en douce, les infirmières vont me tomber dessus.

Je suis venue de te dire que je t'aime avant que tu t'en ailles.

Mais je suis pas venue que pour ça.

Tu sais, j'avais une étoile à moi quand j'étais petite.

Je lui parlais, je lui racontais mes espérances et mes rêves, elle m'appartenait en propre. Elle était fixe, elle était belle, elle était fiable. Je la distinguais toujours, dans la lumière dégueulasse des réverbères d'ici, entre toutes ses consoeurs insignifiantes.

Elle s'appelait Antinéa.

Et puis, un jour, au moment de lui parler, j'ai pris conscience.

Je n'avais plus besoin d'elle.

Et d'abord j'ai été contente, tellement contente.

Libre enfin de l'étoile qui me rendait libre, jusqu'à ce que je sois libre sans elle.

Et ensuite j'ai eu peur. J'ai hurlé pour qu'on me la rende et même je lui ai dit : rends-toi à moi. Reviens, garce, et rends-toi.

Mais c'était trop tard, tu comprends, je ne pouvais pas me remettre dans l'état où je priais l'étoile, où j'avais besoin d'elle, et elle aussi, je pensais, presque besoin de moi.

Un temps.

Mais qu'est-ce que je voulais dire ?

Mais qu'est-ce que je veux ?

Des fois, je le sais tellement que ça m'étouffe.

Des fois, je le sais tellement pas que la terre entière s'ouvre sous moi. Je me vois tomber vers le noyau du centre de la terre et quand je serai dedans, je ne saurai rien de plus !

Et finalement, je sais plus rien, je me sens pas instruite, je vais jamais terminer mes études de psycho, je vais finir caissière à Auchan, à la caisse où je bavais enfant sur les Kinder surprise, j'aurai parcouru moins de deux mètres en dix ans.

Mais on n'est pas là pour s'enfoncer dans le sol, on n'est pas là pour se ratatiner en soi-même, on n'est pas là pour se crisper autour de son noyau de fer ou de merde.

Mais tu vois, si j'ai pas Charles à moi, j'ai peur d'épouser un connard, juste pour me retrouver en cloque et pas finir seule comme une conne. Je ne suis douce qu'en apparence. En réalité, je suis comme une marmite qui bout sur le feu toute la journée, Simonetta. Il me faut au moins quatre gosses qui fassent du boucan

autour de moi où alors mon vacarme intérieur me ferait exploser.

Si je me tape Charles, c'est aussi ma contribution à l'aventure humaine, c'est un devoir, tu comprends ?

Je suis son antidote, alors j'irai à lui.

Il croit qu'il est le monde à lui tout seul.

Et je sais que moi, jamais, même si je deviens aussi nulle que lui, je ne me prendrai pour tout l'univers.

Tu dois lui dire avant de mourir : que le monde n'est pas lui.

Tu le feras, Simonetta, tu le feras ?

On entend du bruit.

Adieu, ma reine.

VI

CHARLES, LUDMILA.

Le nouveau repaire.

Le dos appuyé au mur, Charles fume.

Lud entre.

Charles tend le joint.

Lud hésite un instant, puis vient s'asseoir.

Charles lui passe le joint.

Elle tire dessus.

LUD : Il est pas terrible.

CHARLES : C'est du marocain, je vais te le dire combien de fois !

LUD : Et l'Afghan ? À un moment, t'avais de l'Afghan.

CHARLES : À un moment. J'en eus. De l'Afghan. Nous en fumâmes. À présent nous sommes condamnés au Marocain, à cause de ce morfale de portugais qui fume tout ce qui passe à défaut de baiser tout ce qui mouille.

LUD : Antonio révise son droit constit, Charles.

CHARLES : Et mon cul, c'est du poulet ?

LUD : J'ai pas mordu dedans, je te crois sur parole.

Un temps.

CHARLES : Je l'ai pas vu depuis une semaine, tu te rends compte ?

LUD : Moi pareil.

CHARLES : Il déserte le nouveau repaire, c'est une honte. C'est même relativement

inquiétant, je suis relativement inquiet, tu ne partages pas mon inquiétude relative, Lud ?

LUD : Et alors, tu crois qu'il a que ça à faire, fumer des pets avec toi ? Il veut faire des études, il veut se sortir d'ici, il veut devenir quelqu'un !

CHARLES : Si ça continue, je vais même l'émanciper ce garçon, et lui parler des choses de la vie, sa tata portugaise est pas à la hauteur pour ça.

Un temps. Lud tire sur le joint, le passe à Charles qui tire.

LUD : Antonio est maqué, Charles.

Charles tousse bruyamment.

CHARLES : Et je suis le dernier au courant ? C'est énorme. Des noms, des noms, des noms.

LUD : Antonio est maqué avec Denise N'gouma.

Charles tousse plus encore.

CHARLES : Tu te fous de moi, là ? Tu veux me rendre cardiaque ?

LUD : Non.

CHARLES : Denise N'gouma, la cinglé d'apprentie coiffeuse des Réaux, la barrée totale du cervelet ?

LUD : La même.

CHARLES : Il se met à la colle avec cette gonzesse starbée sans même m'envoyer un texto... Décidément y a plus d'amitié, tout fout le camp.

LUD : Sauf qu'elle est plus aussi barrée qu'avant, elle a évolué.

CHARLES : Cette pouf est total cramée du cortex, OK ? Elle est sortie de tôle ?

LUD : Bien sûr, Charles, ça fait deux ans au moins. Et puis d'abord, elle était pas vraiment en tôle. C'était juste un établissement d'éducation répressif pour les mineures récalcitrantes.

CHARLES : Tôle ou pas tôle, elle est foldingue.

LUD : Et elle peut pas te blairer.

CHARLES : Je ne peux pas lui donner tort, mais moi je préfère coucher avec une tarentule / ou un pitbull héroïnomane.

LUD : Ça t'irait bien au lit / une tarentule.

CHARLES : Ou une belette qui se rincerait jamais le minou.

LUD : Je l'envie pas, la tarentule. / Enfin si, un peu, quand même...

CHARLES : Et qu'est-ce que tu lui trouves, à Denise ?

LUD : C'est la plus grande coiffeuse de tous les temps, Charles. Elle travaille dans

le salon de sa mère, mais elle coiffe dix fois mieux que sa mère. Les femmes se pressent dans le salon, tout le monde la veut, elle a des doigts de velours. Tu sors avec la chapelle Sixtine sur la tête, mon vieux. Quand tu passes dans ses mains, tu te sens aussi importante qu'une cathédrale.

CHARLES : Elle te coiffe, Lud ? !

LUD : Bien sûr qu'elle me coiffe. Quand je sors de là, je suis une autre. Enfin non, je suis encore plus moi-même. Du coup, je suis vraiment une autre, ça m'épate, tu vois ?

CHARLES : Elle te passe la main dans les cheveux... T'as pas peur, après ce qu'elle a fait à Claire Lechantre ?

LUD : Quand je sors des mains de Denise, je suis Lud au carré, je suis Lud au centuple, je suis Lud multipliée par sept fois l'infini. Je suis tellement la super Lud que tu vas la mettre dans une fusée et l'envoyer dans l'espace pour montrer à tous les martiens et qu'ils tirent la langue sur ma beauté cosmique.

CHARLES : S'ils en ont une. De langue, bien sûr.

LUD : Je suis la Lud que tu vas te prosterner devant elle pour la demander en mariage, si t'en as une. De langue, bien sûr.

CHARLES : Avec le Portugais, ça nous fait deux témoins cinoques pour la cérémonie, ça promet.

LUD : Demain j'ai les résultats de la loterie.

CHARLES : Tu vas gagner, c'est sûr.

LUD : Je vais gagner et tu vas perdre.

CHARLES : Quand ils te jetteront de la télé, viens me voir, j'aurai trouvé deux grammes d'Afghan pour te consoler.

Elle sort.

VII

DENISE, ANTONIO, CHARLES.

Quelque part dans la cité des fleurs.

Denise bat Antonio, avec des tapes sur la tête et sur le corps, de la tape gentille à la méchante bourrade.

Antonio ne se défend pas, ou se défend si peu que c'est vraiment pas la peine d'en parler.

Entre Charles qui tousse pour manifester sa présence.

Denise s'arrête de battre Antonio, mais on sent bien que c'est provisoire.

CHARLES : Je te connais, je crois.

DENISE : Je te connais aussi, je suis sûre.

CHARLES : Et tu fais quoi, là ?

Un temps.

DENISE : Là, je suis Denise M'Gouna comme tous les jours. Je mesure 1,74 m, je pèse soixante-six kilos et je fais de la boxe anglaise. Enfin j'ai arrêté, mais j'en ai fait. J'ai arrêté, mais c'est exactement comme si j'avais jamais arrêté. J'ai arrêté, mais c'est exactement comme si j'allais tenir trois rounds contre la championne du monde des super-welters, OK ? Donc tu peux aller te rhabiller vite fait avec ton judo nippon ni mauvais.

CHARLES : Et moi je suis Jean-Charles Cretonnier, mais on dit Charles. Je suis enchanté de faire ta connaissance, Denise. Antonio m'a beaucoup parlé de toi, enfin non, pas tellement, mais il va se rattraper...

DENISE : Cretonnier, ça s'invente pas ça. Cretonnier, c'est méga géant comme matricule. Y en avait qui se gondolaient pas à l'école primaire quand la maîtresse disait : Cretonnier au tableau, Cretonnier au piquet, Cretonnier chez le dirlo ?

CHARLES : Et en plus, Denise, ma mère m'a donné un prénom de pape, suivi d'un prénom de roi : Jean-Charles. Alors je cumule les tares à la naissance, là dis donc (*accent africain*), faut être indulgent avec moi, M'Gouna.

DENISE : Ta mère, c'est une sainte. Elle m'a touchée une fois sur tout le corps et elle m'a guérie du psoriasis. Toi t'as pas de nom, tu es une merde anonyme.

CHARLES : If I am not mistaken, tu cherches la bagarre, Denise M'Gouna.

DENISE : I beg ton pardon, connard, mais ça fait longtemps que j'ai trouvé la guerre, alors ma personne, elle te déclare qu'elle a rien à déclarer à une flotte dans ton genre, tu me captas, là ?! Et dégage de là, je cause à mon amoureux.

Denise bat Antonio.

CHARLES : Arrête !

Denise arrête un instant. Regarde Charles. Puis elle bat à nouveau Antonio.

CHARLES : Arrête de frapper mon copain.

DENISE : C'est pas ton copain.

CHARLES : Première nouvelle. Y a que moi pour être le copain d'Antonio. Donc c'est moi. Je suis le copain d'Antonio en chef, je suis le délégué syndical des copains d'Antonio même si y a qu'un seul copain qui a la carte du syndicat.

ANTONIO : Bon, ça va comme ça...

DENISE : Non. Tu es le copain de personne, tu es une bulle de savon, tu es un mirage dégueulasse, tu es un gros rat immonde, tu es un gros pourri farci avec la farce de toi-même. Quand j'allais à la cantine, j'avais trop peur de te retrouver dans le hachis parmentier.

ANTONIO : Elle a l'air convaincue.

Denise bat Antonio de manière décontractée... Antonio se défend de manière décontractée. C'est un « fake » provisoire qui amuse les deux parties.

DENISE : Non, si c'était ton copain, t'arriverais à me convaincre d'arrêter de le battre. Tu trouverais les mots pour subjuguier une togolaise fière d'elle. Tu les

raclerais en toi même, même si ça devait te percer les boyaux, mais tu les sors pas de ta bouche tes petits diamants. Tu n'y parviens pas, donc c'est pas ton copain. CQFD.

Fin du jeu. Denise flanque à Antonio une baffe monumentale.

ANTONIO : Je dirais qu'elle a pas complètement tort, là.

CHARLES : Faut arrêter Denise maintenant, faut arrêter.

Denise va chercher dans son sac et sort un chalumeau qu'elle met en marche.

DENISE : Alors tu cognes ? Et si tu cognes, je te mélange ta gueule à ta gueule pour faire de l'enduit, je te ravale la façade gratos, je te fais le lifting spécial sorcières du moyen-âge.

CHARLES : Tu m'impressionnes, Denise M'Gouna. Ton engin m'impressionne. Tu l'utilises dans ton salon de coiffure pour le brûlage des mèches ou les boules à zéro façon Alain Juppé ?

Denis s'approche, approche l'instrument autant qu'il est possible. Charles ne cille pas.

CHARLES : Alors comme ça, il paraît que ton père est soudeur.

DENISE : Et moi dessoudeuse.

CHARLES : Et tu lui empruntes son matos en loucedé le dimanche, c'est pas sympa de faire ça à un travailleur sérieux et réputé.

DENISE : Il est au chômage mais je vais l'appeler et il va te redécouper le fuselage à grande échelle, tu vas faire des économies de chirurgien esthétique pour le restant de tes jours.

CHARLES : C'est assez bruyant, ton truc. Les vrais pros, les vrais tueurs, ils ont des silencieux. Le coup part, on dirait un pet aérien et gracieux.

Il essaye d'imiter le bruit du silencieux qui pète. Pas concluant.

ANTONIO : Ah non, non, c'est pas comme ça, je crois...

Antonio s'y met. Foirade. Denise coupe le chalumeau et s'y met. Consternant. Ils se retournent vers le public, genre, ben aidez-nous les trouduc qui en foutent pas une rame. Y en a un qui essaie. Consternant. Je parie qu'il a même pas payé sa place...etc... Finalement Antonio produit un pet de revolver silencieux passable, pas aussi crédible que ceux de Francis Blanche dans Les Tontons flingueurs, mais quand même. Les deux autres approuvent, respectueusement : pas mal.

DENISE : Elle va péter comme ça quand elle mourra, ta mère ? Quand je pense que y aura personne digne de ce nom pour respirer les vents de cette sainte.

La remarque déplaît à Charles qui fait à Denise une clé douloureuse au bras.

DENISE : Tu me fais mal, connard, mais tu peux continuer, connard ! Tu me fais mal mais tu me fais pas peur. Plus tu me feras mal, moins j'aurai peur, connard !

ANTONIO : Bouge pas, Denise, bouge pas ! c'est Ude Gatami, une clé de bras horrible, simplement tu bouges pas et t'auras pas mal.

CHARLES : Pourquoi tu le bats ? C'est un bon garçon. Je le connais. C'est mon ami. C'est un mec bien. C'est le portugais absolu, c'est Vasco de Gama, mon pote. C'est la providence d'une femme en 3D, ce mec-là, tu vas quand même pas nous le bousiller !

DENISE : Tu parles d'expérience, là ? Vous vous enculez tous les deux ?

CHARLES : T'as de ces fantasmes... Dis donc Antonio, elle a de ces fantasmes, ta meuf. C'est une originale, y a pas à dire.

DENISE : Vas-y, salaud de merde, casse-moi le bras si tu veux. C'est ton copain que tu humilies si tu me mets un genou à terre, c'est lui qui devrait faire ça mais tu le fais à sa place ! C'est comme ça que tu lui rabotes ses couilles au quotidien, espèce de gros tas de merde. C'est à cause de toi qu'il se laisse battre par moi.

ANTONIO (*à Charles*) : Bon tu la lâches connard ou je t'en colle une !

Charles lâche Denise.

DENISE (*se tenant le bras*) : Comment ta mère, elle a pu t'engendrer ? Y a des bâtards de père, mais y a pas de bâtards de mère, faut inventer le concept pour toi. Y a une femme pourrie, elle t'a arraché de son ventre tellement tu la bouffais de l'intérieur et elle a dû te fourrer dans le ventre de Simonetta quand t'avais huit mois alors que Simonetta dormait et se doutait de rien. Et t'es ressorti, vivant, en pleine forme, du ventre de cette sainte qui a pas voulu te chier dans le caniveau ! Il chie sur la tête de sa mère qui est une sainte et il fout des vents à Lud !

CHARLES : Je crève pas l'oeil de ma voisine de table.

DENISE : C'est un accident !

CHARLES : Tu l'as frappée, tu es boxeuse. Qui sème le vent récolte un œil crevé, c'est un proverbe africain, là dis donc.

DENISE : Elle m'a insultée !

CHARLES : C'est grave. Moi je l'aurais fait bouffer vivante par trois crocodiles du Nil, je te trouve clémente, Denise M'Gouna, et même assez laxiste.

DENISE : J'ai pas voulu lui crever l'oeil, j'ai pas voulu ! J'ai payé pour ça.

Denise pleure. Elle a vraiment l'air d'avoir du chagrin comme une toute petite fille.

ANTONIO (à Charles): T'es content de toi ?

Du coup Antonio se rapproche d'elle pour la consoler. Très progressivement, Denise touche Antonio, du bout des doigts. Puis progressivement, elle recommence à battre Antonio.

ANTONIO : Arrête, Denise.

Denise le bat, il ne se défend pas.

ANTONIO : S'il te plaît, arrête, Denise.

Denise arrête un moment.

CHARLES : Pourquoi tu fais ça ?

DENISE : Ça te fait quelque chose ?

CHARLES : Disons que ça m'intrigue.

DENISE : Mais qu'est-ce que ça te fait, vraiment, quand je bats ton pote ? Est-ce que vraiment ça te fait quelque chose ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui vit à l'intérieur de toi ? Est-ce qu'il y a quelque chose qui grince, qui hurle, qui saigne, qui a faim, qui a peur, qui signe des pétitions, qui va aux manifs, qui monte à l'assaut du parlement ou des prisons, quelque chose qui prend les armes et qui s'insurge, même sans raison apparente, contre tout. Quelque chose qui est prêt à mourir rien que pour vivre. Moi je te dis que non, moi je te dis que t'es un gros tas de vide merdeux. Je dis que t'es qu'un vide-ordure scellé dans un immeuble en ruines, et heureusement que ta puanteur, elle est close. Moi je dis que t'es rien qu'un mort.

CHARLES : C'est passionnant ce que tu racontes, Denise. Je suis à ton écoute, le confessionnal est ouvert.

Un temps.

DENISE : Je le bats parce qu'il faut attendrir la viande avant l'amour. Attendrir la viande afin que le pénis durcisse et qu'il me secoue un max les intérieurs.

CHARLES : Ça fait pas un peu recette de cuisine togolaise ?

DENISE : Tu es raciste ?

CHARLES : Ça dépend des jours et des gens. Et toi ?

DENISE : Pareil.

Un temps.

CHARLES : Ça se voit tant que ça, sur une peau noire, le psoriasis ? C'est vrai que les moquettes noires, y a rien de plus salissant.

DENISE : Ça se voit moins que sur ta peau de cadavre ambulante, mais ça gratte et ça suinte et ça desquame autant.

Un temps.

DENISE : Je t'attends derrière le bloc D, mon chéri. On mettra pas de capote, comme tu aimes. Et j'ai le cul propre si tu veux passer par l'entrée de service.

CHARLES : Concert à la carte.

DENISE : Je prends la pilule pour toi, Antonio. Je mouille du cul pour toi, Antonio, je mouille de partout. Je suis ta femme et je te tape dessus. Je suis ta chose et je te tape dessus. Je suis ta chose et ça ne m'empêche pas d'être moi en plus. Tu as la bite du siècle, tu as la bite de Vasco de Gama, avec laquelle il a baisé tout le continent indien. Les hommes sont des insectes à côté de toi, je baiserais qu'avec toi pour l'éternité.

Denise sort. Un temps. Charles tousse.

CHARLES : Quand même, c'est sympa que tu te sois trouvée une petite amie

finalement.

ANTONIO : Je suis d'accord.

CHARLES : Incontestablement c'est une personnalité.

ANTONIO : Je suis d'accord.

CHARLES : Et puis c'est important, pour un homme, d'être avec une femme. La solitude ne vaut rien à l'homme, sans parler de la femme bien sûr...

ANTONIO (*au bord des larmes*) : C'est bien ce que tu dis, Charles, c'est vraiment bien. Elle m'apporte beaucoup sur un plan spirituel. Moral aussi...

CHARLES : J'ai vu ça.

ANTONIO : Excuse-moi mais je dois y aller. Je suis attendu.

Un temps. Antonio sort.

ANTONIO : Et ta maman, au fait ?

CHARLES : Elle est rentrée de l'hôpital, mais c'est la fin...

ANTONIO : Je suis désolé, Charles, je suis vraiment désolé.

Un temps. Antonio sort.

CHARLES : Si Denise veut faire des trucs avec le chalumeau, tu peux m'envoyer un

SMS quand même... C'est pas du tout pour me joindre à vous. Mais on sait jamais, enfin tu vois, quoi...

ANTONIO : Arrête tes conneries, Charles.

CHARLES : OK.

ANTONIO : C'est beau, l'amitié, tu sais, même avec un cinglé comme toi. Mais ça ne vaut pas l'amour.

Antonio sort.

VIII

CHARLES, LUDMILA.

Le nouveau repaire.

Appuyés contre le mur, Charles fume.

Lud est à côté de lui.

Charles passe le joint à Lud.

Lud accepte, tire et apprécie.

LUD : Hum... Miam... Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHARLES : C'est du Charas indien, ma vieille.

LUD : Waouh. On sent la différence.

CHARLES : J'ai dévalisé la pharmacie du dojo Saint Antoine.

LUD : Maintenant on peut même essayer la cocaïne des gens de cinéma.

Un temps.

CHARLES : Sûrement pas.

Un temps.

LUD : J'ai gagné.

CHARLES : Hum hum...

LUD : Un paquet de fric.

CHARLES : Je t'avais dit que tu gagnerais.

LUD : Comment tu le savais ?

CHARLES : Je le savais pas, mais si j'avais dit que tu ne gagnerais pas, j'aurais été pris au dépourvu en cas de gain, tandis que si tu perdais, j'avais pas besoin de préparer le terrain.

LUD : Comment je vais faire pour t'acheter maintenant que je suis riche ?

CHARLES : Aucune idée, mais tu dois le savoir, non ?

LUD : Quand j'étais à la banque, j'écoutais le banquier qui essayait de me fourguer ses produits financiers pourris, et puis il a compris qu'il me baiserait pas, et alors il s'est détendu, il s'est lâché, et il m'a dit que, selon lui, chaque homme a son prix, qu'il suffit d'aligner des montants en partant de zéro et qu'à un moment, le visage de l'homme rougit ou blanchit, se défait ou se crispe, tu vois ? Et alors on sait que l'argent l'a frappé à mort. C'est un simple rictus, une crispation dans la lèvre supérieure, une paupière qui tremble, mais c'est toujours un signe qui ne trompe pas. Et l'homme est prêt à se vendre pour ça ou il envisage de se vendre...

CHARLES : Ce qui revient au même : dès qu'il suppose, qu'il imagine, qu'il admet l'hypothèse, il est vendu sur les marchés, débité en tranches comme un roast-beef du dimanche ou comme un gros thon au supermarché.

Un temps.

Alors tu les déroules tes chiffres : commence à mille euros pour me flatter un peu quand même.

LUD : Mais pour toi, je n'y crois pas, à cette règle sacro-sainte.

CHARLES : Vile flatteuse.

Un temps.

Alors va chercher le fric à la banque, et sans qu'un biffeton manque au tas sur la place, tu mets le feu au fric, devant moi et devant le monument aux morts.

Un temps.

Réfléchis bien à quoi tu penses en ce moment, pense ce que tu penses.

LUD : C'est interdit de faire ça.

CHARLES :

Mais non, tu penses pas à ça.

D'abord tu penses : je fais tout ça, et après le feu de joie, il me crache à la gueule et il part pour Toulouse, ou Paris, ou Madrid, tout seul et je le revois jamais.

Ensuite tu penses : d'accord je fais ça, mais tout ce fric perdu pour ma famille, tu penses à la gueule de tragédie grecque ou de rafiot d'émigrés noyés qu'ils vont tirer devant les photographes.

Et encore tu penses : je pense à ma famille pour me cacher à moi-même que c'est à moi-même que je pense, pour qui ce fric sera perdu de chez perdu, mort de chez mort de chez mort.

Et enfin tu penses : mais que dois-je penser ?

LUD : Que dois-je penser ?

CHARLES : Pense toute seule. Moi je ne pense jamais, je pense seulement à ce que les autres peuvent penser. C'est crevant, mais faut admettre que j'adore ça, me mettre à la place des autres. Comme ça je me vide la tête, mieux que je ne me vide tout entier dans le sexe d'une putain bulgare de la Glacière.

LUD : Tout brûler ?

CHARLES : Oui.

LUD : Devant le monument aux morts ?

CHARLES : Dans les chiottes de la fac, tu préfères ?

LUD : Donc pas besoin de flamme : on tire la chasse.

CHARLES : Ouais, c'est bien. Et on met une annonce après, pour ceux qui ont le bras long, qu'ils l'enfoncent plus loin que le fond de la cuvette, pour racler trois billets pleins de merde et se faire un ciné.

Un temps assez long.

LUD :

Je brûlerai pas la thune.

Elle reste à la banque, comme de la bonne vieille thune, utilisable par tous, ignifugée, libre de ta destruction inepte !

Et je pense : il y a tellement de choses folles, saines et bonnes à faire avec.

Et je pense : me faire du bien à moi, avec la thune, ça en fait partie. Se faire du bien, je dois, je dois, j'ai le devoir d'être heureuse, avec ou sans un trou du cul dans ton genre pour me coller au cul !

CHARLES : Alors tu renonces à moi ?

LUD : Oui.

CHARLES : Ça te fait du bien ?

LUD : Je ne sais pas encore.

CHARLES : Mais à présent tu es libre ?

LUD : Oui.

CHARLES : Tu respirez ?

LUD : Oui. Avant je me baladais avec un corset, comme les connasses pâmées dans les romans du dix-neuvième, mais je l'ai donné à bouffer aux rats de l'ancien repaire, ils dévorent toute ma dentelle à l'heure qu'il est.

CHARLES : Je constate d'ailleurs qu'aujourd'hui tu n'as pas mis de soutien-gorge.

LUD : Constate, connard.

CHARLES : Et maintenant que tu es libre, tu me veux ?

Un temps.

LUD : Oui.

CHARLES : On va dans ma chambre ?

LUD : Oui.

La scène se transporte, soit conventionnellement par la lumière, soit tout aussi conventionnellement d'ailleurs, par la vidéo, dans la chambre de Charles.

CHARLES : C'est la première fois ?

LUD : Oui.

CHARLES : Pour moi aussi.

LUD : Oui.

Un temps.

CHARLES : Tu le sens ou tu le sais ?

LUD : Les deux.

Un temps.

CHARLES : Combien tu as donné à Antonio pour qu'il te dise que j'ai jamais baisé de putes à Toulouse, alors que je lui ai dit que j'en avais baisé trente, et que, sans qu'officiellement je le sache (mais je l'ai vu qui me suivait, de loin, le con), il me suivait et il m'observait, tandis que je restais sur le quai de la gare à fumer, sans pouvoir prendre un train ?

LUD : Il m'a dit ça pour rien.

CHARLES : Jamais eu le sens des affaires, ce mec-là... Tu trembles ?

LUD : Oui.

CHARLES : Pourquoi ?

LUD : C'est qu'enfin je vais te voir nu.

CHARLES : Nos mères nous baignaient ensemble, as-tu donc oublié la baignoire ou

nous barbotions ?

LUD : Oui. J'avais la tête levée vers une étoile, je m'arrêtais pas aux détails. Donc tu me dis qu'Antinéa, qui me lavait le dos, c'était déjà ta mère... Mais toi, tu m'as vue, tu te souviens?

CHARLES : Oui. Je me souviens de ta peau.

LUD : Tu m'as touchée aussi, dans l'eau ?

CHARLES : Oui.

LUD : Je demande à voir ce que tu as vu.

CHARLES : OK.

LUD : À toucher ce que tu as touché.

CHARLES : Faut miser pour voir.

Un temps.

Ludmila enlève son chemisier.

Un temps.

Charles enlève aussi le haut.

Noir.

Lumière.

Lud est seule dans la chambre, Jean Charles a disparu.

Lud sort de la chambre.

LUD :

Charles ! Charles !

T'es où, Charles ?

Lud sort de l'appartement.

Le salaud. Putain de salaud ! Salaud de putain !

IX

CHARLES, SIMONETTA morte.

La chambre de Simonetta.

Le lit est entièrement recouvert d'un drap.

Simonetta est décédée.

Toi, ton visage, je ne les vois plus.

Toi et ton visage pourtant, à une époque, c'était le monde entier.

J'attends les fantômes pour la curée mais ils viennent pas. J'ai un gourdin, j'en fracasserais quelques-uns qui viendraient fouiller dans ton sac, mais là c'est la désaffection universelle, Maman.

Faut dire que tu pues depuis deux jours. Peut-être que Napoléon va rappliquer, il disait à Joséphine de pas se laver avant son retour des batailles.

J'ai eu beau étaler ton carnet de bal sur face-book, personne se bouscule au portillon de ta charogne, Maman.

Pourtant y en a eu. Ça valsait. À une époque. Si je me souviens.

Bon, y avait le mec qui te faisait hurler, d'accord, tu me diras, tu commences par celui-là c'est facile, je suis d'accord c'est facile, surtout qu'il ne faisait à peu près rien d'autre, il débarquait, il disait salut, il allait dans ta chambre, il te faisait hurler, et puis il coupait le son, il repartait. Bien sûr, je suis un garçon poli, alors je lui disais, de temps en temps, merci monsieur de venir de temps en temps ramoner et faire hurler de jouissance ma maman, alors il sortait son cran d'arrêt et il répondait : ta gueule ou je te plante ! Ta gueule ou je te plante ! Il a pas duré longtemps, mais au moins il était clair, il était monofonctionnel. Un jour je lui ai dit, j'ai compté cinq aujourd'hui, vous êtes en forme dites donc, il m'a collé cinq baffes et il est plus jamais revenu, je suis responsable de la brusque cessation de tes hurlements au fond du HLM, à cette époque. Pendant trois jours au moins. Tu savais pas, ah je t'ai bien eue !

Alors que le pasteur par exemple, le porc épique, tu sais le mec qui avait sa secte d'ados, je l'appelais le pasteur ou le porc épique, selon les jours, il avait sa secte de l'autre côté du canal mais il émargeait ici à mi-temps, le mec qui te cajolait doucement, qui te dégustait à la petite cuillère, il te faisait pas autant hurler, mais

il chuchotait, il chuchotait, et tu chuchotais de plaisir, vous chuchotiez de concert. Avouez, avouez les chuchotements ! Tous les jours il te tannait pour que tu fasses payer tes impositions de mains. Lorsque tu lui as dit que tes dons pour guérir étaient un don de Dieu, qu'ils ne pouvaient faire l'objet d'un quelconque commerce, il a hoché la tête, il est resté pensif. Il semblait qu'il voulait faire preuve d'indulgence à ton égard, je comprends, Simonetta, je comprends, mais deux paters et trois avés par dessus les biffetons et il n'y paraîtra plus, c'est quoi ton numéro de compte, et dans le couloir, il essayait quand même de faire payer les gens qui repartaient avec leur eczéma effacé, leur herpès jugulé et leurs rhumatismes volatilisés par tes mains. Alors tu es sortie sur le palier et tu t'es mise à pleurer, tu l'as supplié d'arrêter. Les jours pairs, il te lisait la bible, l'histoire de Rebecca et celle de Putiphar. Les jours impairs, il revendait l'électro-ménager sur internet. Il est parti après la vente de la machine à laver, il s'est sûrement carapaté par le tambour.

Un jour, il m'a même proposé un petit combat maison de Jacob avec l'ange des ténèbres.

T'inquiètes pas, petite mère, j'étais déjà ceinture verte à l'époque, il a pas réussi à m'enculer.

Lui ?

Tu m'as dit qu'il est venu quelquefois, mais je le vois pas. Je le vois ni en rêve, ni en vrai.

Alors j'imagine.

OK, j'imagine.

Bon, par exemple, je suis absolument persuadé qu'il portait des lunettes.

À monture d'écaille, tu sais, comme on dit dans les romans des années cinquante. Mais c'était pas de la vraie écaille de tortue bien sûr, du plastique imitation écaille de tortue. Par contre, il traînait une tortue après lui, hein, une vraie tortue, et on en faisait de la soupe. C'est ça, hein ? Tu te souviens ? Il venait tous les dimanches, enfin deux dimanches par moi, il traînait en laisse une tortue moche, hideuse et fripée, mais toujours nouvelle, et sacrément goûteuse, la garce ! chaque fois on la tuait, on lui coupait la tête au couteau électrique, on la saignait dans l'évier et on se faisait une putain de soupe à la tortue, pas vraiment écolo, pas vraiment style : salut les bobos je prends soin de ma planète, mais alors quelle soupe ! ah les dimanches avec Papa et la soupe à la tortue dans la cité des fleurs ! et puis un jour il est venu avec une petite fille, en laisse évidemment, deux laisses, une laisse pour la tortue, une laisse pour la petite, et alors ?

Et là, soit il a dit : c'est ta petite sœur, Jean-Charles Cretonnier, aussi vrai que je suis ton papa. Elle s'appelle Aliénor d'Aquitaine ou Marguerite de Navarre ou Anne de France, tu préfères quoi, petit con, je te la rebaptise à la demande ?

Ou alors il a dit : maintenant qu'on a la soupe, faut passer au rôti, il est où l'aiguiseur ?

Alors je lui ai viandé sa gueule et je lui ai dit :

J'ai pas besoin de sœur, j'ai Ludmila !

J'ai pas besoin de sœur, j'ai Ludmila !

Tu comprends pas ça, t'as pas de Ludmila, toi !

T'es sans Ludmila, alors t'es rien !

Les gens sans Ludmila sont pas fréquentables.

Les gens sans Ludmila, je te les passe au grill d'abord, je te les lie au poteau et puis je te les éventre.

Je l'ai frappé au visage avec la tortue. Ses dents toutes cassées par la carapace, tu te souviens, j'ai eu un procès avec Green Peace quand la tortue a été hospitalisée.

Un temps.

J'ai peur.

J'ai peur, Maman.

J'ai peur que si je la baise, je ne l'ai plus, tu comprends ça, toi ?

J'ai peur qu'elle parte, alors que là, je suis sûr de la retenir auprès de moi encore quelque temps.

Je te parle de Lud, ma Lud, la Lud, pas de la tortue bien sûr. Tu imagines les problèmes avec Green Peace et Brigitte Bardot si j'avais niqué la tortue...

Qu'est-ce que tu en penses, Maman ?

Maintenant que tu es total clamsée, tu pourrais peut-être me donner des conseils ?

Dire ce qui est, dire ce qu'on doit !

Dire, dire, dire !

Mais parle au lieu de puer !

Une mère morte, ça sert à dire la vérité, ça sert à dire les mots qui dissolvent les chaînes, ça sert à dire les mots qui coupent la corde des pendus, et alors ils ressuscitent et ils se mettent à danser sur l'eau.

Parle !

Sinon tu sers à quoi, tas de graisse muette !

Ou bien dois-je lire tes dernières phrases dans le livre ouvert de ta puanteur ?

Si tu parles, tu diras : Lud, nom de ma sœur et épouse.

Un temps.

Alors tu parles ou je nique ma mère ?!

Baiser sa mère, morte ou vive, on en rêve tous, mais moi je vais le faire, ça nous changera.

Alors je me présente, je suis Napoléon, je reviens d'Austerlitz, ça va chauffer pour

ta moule odorante, ma belle.

Un temps. Il se met une pince à linge sur le nez.

Pas facile, là, c'est sûr.

Un temps.

OK, t'as raison, je suis pas cap.

Il enlève la pince à linge.

Je suis cap de te respirer encore quelques heures.

Demain tu pueras trop, il faudra que je te dise adieu.

J'ai trouvé des pinces à linge dans la buanderie, si y a du monde qui vient, si tes miraculés viennent se prosterner devant toi une dernière fois.

Ils vont peut-être renifler ton cadavre pour se nettoyer les bronches des particules diesel, ou découper des morceaux de ta chair et les mettre dans la bouche, pour se guérir à jamais de leur cancer ou de leur connerie.

X

LUDMILA, ANTONIO.

Le nouveau repaire.

Lud, prostrée, assise, contre le mur.

Antonio debout à côté d'elle ou un peu loin.

LUD : On a fait le noir dans sa chambre, on était dans le noir. On a éteint la lumière Antonio.

ANTONIO : Lud...

LUD : J'ai cherché son corps dans le noir, et puis plus rien. J'ai fait l'amour avec le vide, le vide m'a pas fait jouir. Après avoir étreint le vide, je suis devenu le vide. Je suis plus rien, il m'a anéanti. Le salopard !

ANTONIO : Il a eu peur. Je te l'avais dit.

LUD : Et alors, j'aurais dû t'écouter et me faire bonne sœur ?

ANTONIO : Non.

LUD : Donne-moi la main ou je vais me tuer.

ANTONIO : Je peux pas.

LUD : Pourquoi ?

ANTONIO : Si je te donne la main et que Denise arrive, elle va me tuer, et Denise est vraiment douée, elle arrive toujours au mauvais moment, c'est à dire au bon moment pour me tuer.

LUD : La vache.

ANTONIO : Non, pas la vache. C'est une fille bien, ma petite amie.

LUD : Oui.

ANTONIO : La plus grande coiffeuse de la cité des fleurs au cloaque des Réaux.

LUD : C'est sûr.

Un temps.

Mais elle te bat, Antonio.

ANTONIO : Faut pas s'arrêter aux apparences.

LUD : D'accord, mais elle te bat. C'est pas une apparence, ça.

ANTONIO : Elle a eu une enfance togolaise difficile au Togo.

LUD : OK, mais elle te bat.

ANTONIO : OK, mais tu ne peux pas comprendre.

LUD : Bien sûr que je comprends pas, Tonio, heureusement que j'y comprends rien, heureusement que, face à certains trucs, on peut se dire, on doit se dire : je comprends pas ! Je veux pas comprendre, je comprendrai jamais, mais je veux que ça s'arrête ! Faut pas rester comme ça, faut appeler SOS portugais battus, faut

réagir, Antonio.

ANTONIO : Et moi je te dis que le problème, ce n'est pas que ça s'arrête, vu que ça va forcément s'arrêter un jour, bientôt, demain ou après-demain, mais que ça continue toujours, entre elle et moi. Et alors ça s'arrêtera.

Lud s'avance vers lui. Elle parvient à soulever son t-shirt. Antonio est couvert de bleus et d'ecchymoses.

LUD : Putain de merde !

ANTONIO : Or, pour l'instant, ça passe par quelques bleus, c'est joli, ça décore la façade, je m'en fous, j'ai même pas mal.

LUD : Toi qui penses tout le temps que tu es malade, ça ne te fait rien ? À un moment tu étais absolument sûr que tu avais la spondylarthrite ankylosante.

ANTONIO : C'est pas la même chose, Lud.

Un temps.

ANTONIO : D'ailleurs, je suis pas complètement persuadé que j'ai pas la spondylarthrite ankylosante.

Un temps.

Fais-moi confiance, Lud.

Un temps.

Tu sais qui je suis, Lud, tu sais que je vois plus loin que tout. Pourquoi deux ou trois bleus sur un corps, ça boucherait la vue du ciel qui est de la même couleur que ma peau ?

Lud décide de faire confiance. Alors ils jouent.

LUD : T'as mis de l'arnica au moins?

ANTONIO : Oui !

LUD : Eh, t'as mis de l'arnica ?

ANTONIO : Mais oui !

LUD : Alors si t'as mis de l'arnica...

ANTONIO :

J'ai mis de l'arnica.

L'arnica, me voilà.

L'arnica, c'est comme ça.

L'arnica, ça ira.

Sinon l'Harmonica.

Antonio fait signe à la régie.

Une valse à l'harmonica.

Ils rient. Ils dansent. Un temps. Lud s'arrête.

LUD : Prends-moi dans tes bras, Antonio.

ANTONIO : Je t'ai dit non. Mais je suis ton ami quand même, même si je te touche pas, je suis ton ami à la vie à la mort.

LUD : Comment je vais faire ?

ANTONIO : Il faut que tu sois patiente, Lud.

LUD : D'accord, je peux attendre encore sept ans, comme les types qui veulent se taper les précieuses dans les romans du dix-septième et qui leur écrivent des phrases comme des diamants.

ANTONIO : Faut que tu sois patiente, Lud.

LUD : Tu vas me répéter ça pendant 107 ans ? !

Un temps.

ANTONIO : Simonetta est morte, Lud.

LUD : Quand ?

ANTONIO : Je sais pas. Je l'ai appris qu'aujourd'hui, mais à mon avis ça fait quelques jours déjà. Assez pour qu'elle pue, assez pour qu'elle pue jusque sur le palier, l'odeur est tellement passée dans l'ascenseur que celle du chou bouilli a disparu. Les voisins ont appelé les flics. Les flics ont sorti Charles de la piaule, il criait qu'il allait la découper en morceaux pour nous la faire bouffer, à tous, cette putain de sainte nymphomane de mes couilles ! Mais en même temps il la serrait contre elle, ils s'y sont mis à quatre pour le séparer d'elle. Lud, c'est le

scandale dans la cité des fleurs. Simonetta, on l'enterre demain. Charles, ils l'ont gardé toute la nuit en HP, ils l'ont bourré de médocs et ils l'ont relâché ce matin.

LUD : Putain de merde.

ANTONIO : Je te le fais pas dire.

LUD : J'aime un dingue total.

ANTONIO : Tu aimes un dingue total.

LUD : Tu aimes aussi une dingue totale.

ANTONIO : Je suis d'accord.

LUD : Qu'est-ce qu'on va faire, Antonio ?

ANTONIO : On est des êtres humains, toi et moi, alors on va assurer comme des bêtes.

Un temps.

LUD : Qui a fait la toilette de Simonetta ?

ANTONIO : Si je te le dis, tu vas pas me croire.

LUD : Vas-y, dis-le moi et je te croirai pas.

ANTONIO : Denise M'Gouna.

LUD : Je te crois pas.

ANTONIO : Je t'avais dit que tu me croirais pas.

Un temps.

LUD : Je savais qu'elle avait du cran cette meuf, mais là... Elle a fait ça ?

ANTONIO : Elle a fait un stage de thanatopraxie quand elle était en éducation surveillée, elle a appris à nettoyer et embellir les morts.

LUD : Putain de merde.

ANTONIO : Ensuite elle l'a coiffée.

LUD : Putain de merde.

ANTONIO : Et elle y a passé la nuit. Et le matin, Denise, elle est sortie en sang, en larmes, puante de la tête aux pieds, mais heureuse. Et avec les doigts de fée de Denise quand elle me bat pas, Simonetta était aussi belle morte que vivante. Et Charles, il est revenu ce matin, il a croisé Denise dans l'escalier. Et moi je suis arrivé par là-dessus. Et j'ai vu, alors toi aussi, il faut que tu voies : ils sont assis tous les deux sur une marche d'escalier. Tantôt Denise met la tête sur les genoux de Charles et elle pleure. Tantôt Charles met la tête sur les genoux de Denise, et il chiale toutes les larmes de son corps. Et ils chouinent tous les deux dans la cage d'escalier, que c'est pas croyable. D'ailleurs je vais me mettre à chialer aussi, faut que j'arrête de parler de ça... Ils me font chier tous les deux à me faire pleurer, mais qu'est-ce que j'ai fait pour traîner ces deux cinglés à mes basques ! Je veux

devenir avocat et avoir une plaque dorée à mon nom sur la place Saint Sernin, je veux me sortir de cette merde !

Un temps.

LUD : Tu vois, eux, ils se touchent, tous les deux, même s'ils puent la mort dans tous les sens.

ANTONIO : C'est vrai.

LUD : Alors toi aussi tu peux me prendre dans tes bras, là. S'il te plait, ou je vais me dissoudre.

Antonio s'exécute. Lud se blottit littéralement contre lui et en lui.

ANTONIO : Lud ?

LUD : Oui ?

ANTONIO : Je suis désolé mais je crois que je bande. T'es trop belle.

LUD : C'est pas grave, c'est juste un comportement réflexe, Antonio.

ANTONIO : Si Denise arrive et voit que je bande pour une autre qu'elle, elle va me transformer en chipolata.

LUD : Je te défendrai, Antonio.

ANTONIO : Tu fais pas le poids, Lud.

LUD : Me lâche pas, Antonio. J'ai envie de me tuer. Me lâche pas.

ANTONIO : Alors je te lâche pas, Lud, je veux pas que tu rayes Ludmila de la surface de la terre.

Un temps.

LUD : Tu sais, Antonio, j'ai gagné à la loterie.

ANTONIO : Je ne vois pas le rapport avec mon érection, Lud.

LUD : J'ai gagné cinq cent mille euros, je suis passée à la télé, tu m'as pas vue ?

ANTONIO : Je vois toujours pas le rapport et je bande toujours, c'est atroce, ça fait mal.

LUD : Tonio, faut qu'on le dépense bien, ce fric. Faut qu'on fasse des choses utiles, faut qu'on fasse des choses essentielles tous les trois, et même tous les quatre.

ANTONIO : Je vais réfléchir tranquillement aux solutions. Je suis toujours là pour t'aider. Mais ne me fais pas jouir dans mon froc s'il te plaît, ça devient limite, là.

Lud le lâche.

LUD : Tu as eu ton droit constit ?

ANTONIO : Douze sur vingt.

LUD : Alors emmène Denise à Venise, Tonio.

ANTONIO : Pourquoi ça ?

LUD : Si elle te tape dessus, tu plonges dans le grand canal, ni vu ni connu. Il ne peut pas davantage puer que celui du bloc F. Ou alors tu t'envoles avec les pigeons de la place Saint Marc. Et elle te regarde t'envoler, ça lui fera les pieds. Ça te fait au moins deux plans B, mon Tonio. Et en plus, là-bas, c'est beau.

ANTONIO : C'est une bonne idée.

LUD : Je te donne trois mille euros, Antonio. Tu pars demain. Et quand vous rentrerez, j'aurai trouvé un salon, rien que pour Denise. Si elle a un salon à elle, avec toutes les responsabilités qui vont avec, elle va arrêter de te taper dessus.

ANTONIO : C'est une bonne idée. Je crois même que c'est un excellent investissement.

XI

LUDMILA, DENISE, ANTONIO, CHARLES.

Dans le salon de coiffure de Denise loué ou acheté par Ludmila.

Il n'y a qu'un fauteuil pour un client, tout le reste est imaginé.

Denise regarde le lieu, émerveillée.

DENISE : Regarde ça, Tonio, mon palais des mille et une nuits.

ANTONIO : Merveille des merveilles, on rentre de Venise pour retrouver Venise dans la cité des fleurs.

DENISE : C'est trop beau.

LUD : Rien n'est trop beau pour toi.

DENISE : Faut tester, je peux pas résister, il faut tester.

Un temps. Les trois autres regardent Charles, ligüés silencieusement.

ANTONIO : Je crois que tu as besoin d'une bonne coupe, Charles. Tu te négliges ces derniers temps. C'est important pour un homme, de bien présenter, surtout si tu veux te trouver une petite amie aussi belle que la mienne.

LUD : Antonio a raison.

DENISE : Assieds-toi dans le fauteuil, beau gosse.

CHARLES : Visiblement c'est un complot.

Un temps. Denise aiguise son rasoir. Charles va s'asseoir sur le fauteuil et fait des mines dans la glace.

CHARLES : Miroir, mon beau miroir, celui qui va mourir te salue. Mais qui te salue ? Jules César ? (*Il se poignarde*) Et toi aussi, Antonius, mon fils, mon copain portugais mais c'est pas de ta faute... Henri III ? (*Il se poignarde*) Henry IV ? (*Il se poignarde*) Louis XVI ? (*Il se coupe la gorge.*) Danton (*Il se coupe la gorge.*) Robespierre (*Il se coupe la gorge.*) Abraham Lincoln ? (*Il tire un coup de feu.*) Malcom X ? (*Il tire un coup de feu.*) Martin Luther King ? (*Il tire un coup de feu.*)

Il mime une bagnole qui s'écrase contre un mur.

LUD : James Dean.

DENISE : N'importe quoi...

ANTONIO : Lady Di ?

Charles approuve de la tête.

LUD : Il est quand même plus crédible en James Dean qu'en Lady Di.

ANTONIO : John Fitzgerald Kennedy ?

Antonio et Lud sont en voiture. Antonio s'explode la tête dans la voiture. Lud fait Jackie, se penchant sur son homme au cerveau éclaté. « Oh darling darling you are out of your head and your head too is out of your head so please pick up your head and put it back in your head. »

DENISE : Isidore. Isidore onzième du nom. Le cochon qu'on saignait tous les ans à la ferme de mes grands parents, au Togo, on l'appelait toujours Isidore, j'en ai bien

connu dix.

LUD : Ça va finir en eau de boudin.

ANTONIO : En saucisson.

CHARLES : Et le chalumeau ?

DENISE : Je l'ai rendu à mon père.

CHARLES : C'est bien. J'approuve qu'on rende leurs instruments de travail aux travailleurs.

DENISE : Crâne pas, kamikaze, ou je te coiffe à la grenade et juste après je te décoiffe au bazooka.

CHARLES : J'ai confiance dans ton professionnalisme, Denise. Quel est ton diagnostic de coiffeuse visagiste la plus courue de la planète terre ?

Un temps. Denise regarde Charles dans le miroir.

DENISE :

Diagnostic : Visage rectangulaire, cheveux longs. La ligne horizontale est marquée, le front est large et les mâchoires fortes.

Proposition de coupe : Longueur conservée, mèche à 30 degrés sur le front. Hyper dégradé sur les maxillaires.

Devis : Quatre vingt-dix euros. Prix d'ami, mon ami.

CHARLES (*à Lud et Tonio*) : Vous en pensez quoi ?

ANTONIO : C'est l'évidence, Charles.

LUD : C'est le diagnostic capillaire du siècle, je n'ai rien à ajouter.

CHARLES : OK.

DENISE : Un instant, je dois faire mes rituels avant chaque client.

CHARLES : Déjà que j'aime pas attendre chez le dentiste, mais s'il faut poireauter pour se faire couper la gorge au rasoir, franchement...

DENISE (*à Antonio*) : Antonio chéri ?

ANTONIO : Oui, chérie ?

DENISE : Va lui chercher un magazine de mode à ce pédé, et fais lui un shampoing pendant qu'on cause entre femelles, tu es gentil, mon amour.

ANTONIO : Oui, chérie.

La scène est divisée en deux par un jeu de lumières.

Pendant qu'Antonio s'exécute, Denise fait un rituel gestuel dans le dos de Charles sous le regard de Lud, accompagné de texte en kabiyé.

Puis les deux filles s'asseyent en bord de scène pour fumer une clop, un joint, ou boire une bière, comme ça se fait entre jeunes filles du monde moderne.

DENISE (*bas, à Lud*) : C'est bon. Il est envoûté. Tu peux te le taper si tu veux, il bandera comme un cerf. Mais dépêche-toi, ça ne marche que quelques heures.

LUD : Pourquoi tu fais pas la même chose avec Antonio, au lieu de lui teinter la peau en violet ? ça nous changerait et ça le changerait.

DENISE : Je l'aime trop, ce type. Il est trop beau, Lud. Je l'ai trop dans la peau. Faut que je me venge de sa beauté car elle me viole comme un colon, elle envahit sournoisement mon être, tu comprends ?

LUD : Non non non. Lud pas comprendre M'Gouna, là.

DENISE : Faut que je le frappe de temps en temps pour l'extraire de moi-même. Sinon il va devenir moi, je vais devenir lui, et on sera mélangés l'un à l'autre comme des bêtes ignares. Faut que je sache encore à qui est ma peau, et le nom de Denise de ma peau, il faut qu'il brille encore au milieu de mon front, sans qu'un homme lui fasse de l'ombre.

LUD : Je croyais que tu le frappais pour qu'il bande mieux.

DENISE : Aussi.

LUD : Jusqu'à quand ça va durer, Denise ?

DENISE : Bientôt j'aurai dessiné son corps face à moi, j'aurai défini les contours étrangers de son être, ce sera Antonio et pas Denise, Denise et pas Antonio, et alors vlan, paf, pouf, crac : on fait trois gosses et on s'installe.

LUD : Pourquoi tu cognes pas un peu sur Charles, il le mérite, non ?

DENISE : On ne peut pas appliquer les mêmes méthodes à tout le monde, Lud, il

faut s'adapter. Il faut s'adapter à l'idiosyncrasie de chacun.

LUD : C'est surtout qu'il est première dan et qu'il va te flanquer par terre en deux temps trois mouvements.

DENISE : C'est vrai aussi.

XII

DENISE, SIMONETTA enterrée (invisible):

Denise au cimetière, devant la tombe de Simonetta.

Elle dépose des fleurs.

En vidéo, on peut voir Lud et Charles dans une chambre. Genre happy end.

Denise regarde comme au cinéma.

Ils commencent à faire l'amour.

DENISE :

Il était temps...

Les images de Lud et Charles disparaissent.

Au Togo, mon père vivait la tête dans le sac. La tête dans le sac, comme une

autruche malade. Il regardait même pas autour de lui. Ma mère scrutait l'horizon de temps en temps, elle lui disait : cours, cours, fous le camp ! Alors il démarrait au quart de tour.

Un jour, il nous a dit : on arrive, on arrive, on est là, on est là. Il s'est couché par terre mais sa tête n'était plus noyée dans le sable, il avait la tête hors de l'eau. Il a pris possession des lieux. Il pensait qu'il allait baiser amicalement toute la France.

Il m'emmenait à l'usine, le vacarme fabuleux des machines crevait mes oreilles et élargissait mes yeux. Il soudait le métal comme un Dieu, et les étincelles autour de son visage, c'étaient comme les étoiles de ce soleil plein de boucan. Moi et ma mère, on adorait ce dieu qui rentrait le soir, dans notre deux pièces pourri, et qui puait le métal refroidi.

Ma mère, elle nettoyait des kilomètres d'usine, elle rentrait shootée et les iris en feu à cause du détergent. Et elle fuyait le contremaître qui essayait de la coincer dans le parking. Elle se battait, alors il l'a jamais eue. Et mon père a jamais su qu'il essayait de la coincer, sinon il l'aurait tué, il serait en tôle.

Une déesse.

Et elle a passé son CAP de coiffure, elle révisait la nuit.

Et je pensais, en les voyant, on va conquérir la France, on va devenir les rois du monde.

Mais l'usine a fermé.

Puis l'argent de Lud est venu, pas Lud, elle, mais son fric. Le fric de Lud, c'est pas

Lud. Mais le fric de Lud s'est abattu sur nous quatre comme un ouragan. Même Lud a pas pu limiter tous les dommages collatéraux du fric de Lud. C'est comme ça, le fric, il vit sa vie sans nous, et il nous fout la gerbe, la honte, la haine ou la pourriture comme un rien.

Maintenant quand je rentre du salon, ils sont là tous les deux mais ils sont sur le départ, ils sont sapés comme des neveux et nièces de chefs d'état africains, ils respirent déjà le vent de folie de la nuit, ils ont l'air plus jeunes que moi, ils me rient au nez, ils sortent sans me demander la permission, ils rentrent beurrés ou camés à quatre heures du mat et ils vomissent sur mes mains, et sur leur fringues à trois mille euros.

Pour eux j'ai 70 ans maintenant, je suis comme une grand-mère malade dans son fauteuil, ils me nettoient même pas.

L'oeil intact de Claire est sur moi, Simonetta, il ne cessera jamais de me tourner autour.

C'est vrai qu'elle est plus là, elle a quitté le quartier, mais son œil est resté, et il joue aux quilles dans mes neurones.

Heureusement qu'elle est partie, heureusement que tu as quitté les Réaux, Claire Lechantre, sinon je te taperais dessus pour me venger de l'oeil que je t'ai pris, je te crèverais l'autre œil pour m'avoir traité de sale négresse et changée en bourreau !

J'ai la haine, Simonetta.

Comment on peut avoir la haine, ça se possède pas, et pourtant on l'a, mais on

peut quand même pas avoir la haine comme on a le SIDA !

Toi, on pouvait t'adorer, ça coûtait rien, ça coûtait peu. On pouvait s'agenouiller devant toi, on savait que si on faisait ça, au moins on ferait pas ça devant quelqu'un d'autre forcément pire que toi.

Et je venais te voir pour que ma haine, elle me paye des vacances. Quand tu posais les yeux sur moi, j'étais en congé de Denise M'Gouna.

Tu es le genre de femme qui est aussi là quand elle est là que quand elle est pas là. Comment tu fais, Simonetta ?

Mais voilà, j'ai recousu ta splendeur, j'ai rincé ta beauté pour me priver de toi à jamais.

Je te licencie sans indemnités.

J'ai plus besoin de ta tombe, j'ai plus besoin de ta croix.

Tu es morte, tu vis ta vie.

Tu es libre.

Si tu reviens nous hanter, nous ne te verrons pas.

*Elle se ferme les yeux. Elle chante un chant de libération des âmes dans sa langue.
Elle sort.*

XIII

CHARLES, LUDMILA, puis DENISE, ANTONIO, puis SIMONETTA en vidéo.

Les 4 personnages seront en tenue de tennis à l'ancienne, mais pas trop quand même. Jupette blanche pour les filles, short blanc pour les hommes, hauts blancs pour tout le monde. En revanche, les coiffures sont hyper-fantaisistes. Ils n'ont ni raquettes, ni balles à la main.

Charles et Lud entrent en se tenant par la main.

LUD : Regarde Charles, y a de la glycine sauvage, comme derrière le bloc G.

Charles s'approche de la glycine et la respire. Quand il respire la fleur blanche, il n'est plus aussi Charles qu'avant, il s'autorise à ne pas l'être autant qu'avant.

LUD : Elle sent ?

CHARLES : Oui. J'adore cet endroit.

LUD : Moi aussi.

CHARLES : Pourquoi on le garde pas comme ça, Lud, on aura un tennis-jungle. On fait dériver ici le canal dégueulasse derrière le bloc F, on met deux ou trois pirogues, on achète un ou deux crocodiles en solde au jardin des plantes, et on se fait un petit cloaque amazoniaque. Ce sera le nouveau nouveau repaire, pour tous les quatre.

Antonio entre avec Denise. Ils se tiennent la main.

Ils s'asseyent en rond ou face public pour un joint-venture.

LUD : C'est du Libanais ?

CHARLES : Non, c'est du marocain ! tu dépenses trop Lud, on n'a plus les moyens de se payer du Libanais ou de l'Afghan.

DENISE : Pourquoi tu veux réhabiliter le tennis, Lud ? Ce serait pas mieux de refaire le stade de foot ? Le foot, c'est quand même plus démocratique, non ? Ça concerne plus de gens. On a déjà fait l'hôpital, la médiathèque, la crèche, l'école, le théâtre subventionné, c'est très bien tout ça, mais maintenant les prix vont s'envoler, on va pourrir l'endroit.

ANTONIO : Justement, il faut arrêter de faire des trucs utiles. Faut faire des trucs classe et inutiles. Moi, j'aime le tennis, c'est classe. Et d'ailleurs c'est pas si inutile.

CHARLES : C'est pas indispensable pour devenir avocat de jouer au tennis.

LUD : Antonio a raison. On a aussi besoin de luxe, Denise. Le besoin de luxe est naturel chez l'homme...

DENISE : En ce moment, j'aurais plutôt envie de redevenir une pauvre africaine dans sa case, à piler le millet et trimbaler laalebasse sur le haut du crâne.

CHARLES : Avec l'intestin bourré de parasites ?

ANTONIO : On pourra pas jouer au tennis ici, y a des herbes partout. Moi je dis qu'un terrain de tennis, ça doit servir à jouer au tennis, merde alors !

LUD : Le foot, c'est démocratique, tu parles... Et puis ce sera cher. Beaucoup plus cher que le tennis. Et toi, Denise, il te reste du fric ?

DENISE : Le salon rapporte, mais c'est que mes parents viennent régulièrement piquer dans la caisse, et je sais pas dire non.

LUD : M'en parle pas, Denise...

ANTONIO : M'en parle pas, ma mère a pris une femme de ménage, devinez d'où ?

CHARLES : Une maman portugaise qui engage une bonne espagnole, décidément l'Europe va mal.

DENISE : Mon père a tout claqué dans les chevaux, ma mère a tout claqué dans la sape. Je coiffe des vioques à domicile, le soir, pour renflouer son salon à elle. Je suis crevée. Je dors plus. Je suis à bout. J'ai oublié Venise.

CHARLES : Fallait réfléchir avant d'avoir des parents, Denise, je croyais que tu fréquentais le planning familial.

DENISE : Tout le monde n'a pas la chance d'être orphelin.

LUD : L'argent nous brûle les doigts.

CHARLES : Comme ça, il nous brûlera pas autre chose.

DENISE : Il a une âme maintenant. Jean-Charles Cretonnier s'est payé une âme, c'est un scoop.

ANTONIO : Un cœur ?

CHARLES : Non seulement j'ai du cœur, mais après le tennis, je vous invite au resto, ma paye du dojo vient de tomber.

DENISE : Ça, c'est un homme. En plus, il s'appelle Cretonnier.

ANTONIO : Je voudrais pas interrompre vos émouvantes effusions, mais on est venus pour faire un double mixte, et tester le terrain pour savoir si on met de l'argent dans ce plan pourri, alors qu'on n'a plus un radis.

Il écrase le joint. Les trois autres se regardent d'un air entendu : il va voir ce qu'il va voir, le Portugais.

CHARLES : Denise, on fait équipe ?

DENISE : Ça marche.

LUD : Tonio ?

ANTONIO : OK.

On entend en off des bruits d'entraînement sur le cours avant une grande compétition. Ils se mettent en place et commencent à faire quelques balles pour s'échauffer. Le camp Denise-Charles s'installe dans le public, le camp Lud-Antonio sur scène, ou inversement. Des improvisations sont possibles, des jeux avec le spectateur : c'est ma place mon gars, alors tu dégages. Qu'est-ce que tu fous sur le cours, espèce de plouc ? Y a un service d'ordre ici ? Tu te crois où, là, au parc des princes ? Tu me les prêtes tes ray-bans, mon pote ? Tu te crois à Roland

Garros et tu te retrouves dans la zone... Y a des mecs ici, ils se croient revenus au temps de Molière, où les marquis de mes couilles s'asseyaient sur la scène ?! Tu sais si Patrick Bruel est là ? T'aurais pas le O6 de Carla Bruni ? Elle est venue sans Mickey Mouse, je vais tenter le coup...

Une chaise d'arbitre de tennis apparaît à l'écran. Simonetta, tirée à quatre épingles, très bien coiffée, le teint un peu glabre, monte les barreaux de l'échelle et s'assied sur la chaise d'arbitre.

La partie de tennis commence.

SIMONETTA : Quite please. First service.

Denise lève la raquette pour servir. Elle semble brusquement très menaçante et vise la tête d'Antonio. Antonio hurle.

ANTONIO : Arrête !

LUD : Elle a même pas servi.

CHARLES : Elle a même pas servi.

DENISE : J'ai même pas servi.

SIMONETTA : First service.

Un temps.

ANTONIO : OK.

Denise envoie un boulet de canon sur Antonio. Antonio se baisse.

SIMONETTA : Out !

ANTONIO (*narquois*) : Raté.

LUD : Deuxième balle.

ANTONIO (*goguenard*) : Raté, raté, raté...

Un temps.

LUD (*à part, à Antonio*) : Tranquille, Antonio, c'est la deuxième balle. Le premier retour de service, c'est capital, pour prendre un ascendant psychologique sur l'adversaire.

CHARLES (*à part, à Denise*): Tranquille, la deuxième balle, Denise, tranquille. Fais pas la double faute d'entrée ou tu vas nous porter la poisse.

DENISE : Tranquille, Cretonnier, tranquille.

Denise lève la raquette et au dernier moment, hurle et expédie en direction du camp adverse un boulet de canon, en comparaison duquel les services de Boris Becker font figure de pichenette décochée par un tétraplégique. Antonio se prend la balle en plein visage, se masque l'oeil d'une main et se met à hurler.

SIMONETTA : Fifteen nul.

ANTONIO : Putain de salope de togolaise de merde ! Tu retournes dans ton pays sucer le marabout.

DENISE : Va niquer Marianne, putain de français de mes fesses !

SIMONETTA : Quite please.

CHARLES : Tu parles à un portugais, là, je me sens pas concerné.

ANTONIO : Et toi tu fermes ta gueule ! Je suis français, je suis né en France, mon père a une licence de Lettres et le Portugal t'encule !

SIMONETTA : What did you say ?

CHARLES : Je suis au dernier stade de la spondylarthrite ankylosante, donc plus personne peut m'enculer / à l'insu de mon plein gré.

DENISE : Il est mauvais joueur, ce garçon.

LUD : Le fair-play, le fair-play britannique, Antonio ! Y a pas un roast-beef dans la salle / pour intervenir ?

SIMONETTA : You may receive a warning after what you said.

ANTONIO : Je me suis pris une balle de tennis dans l'oeil !

LUD : Tu t'es pris une deuxième balle dans l'oeil.

CHARLES : Tu t'es pris / une deuxième balle dans l'oeil.

SIMONETTA : One moment please. One of the players was hit by a ball. Is there a

doctor ?

DENISE : Se prendre une deuxième balle dans l'oeil, faut le faire, faut vraiment le vouloir. Une première balle, d'accord, mais une deuxième balle.

CHARLES : C'est vicieux de sa part. C'est un vicieux de Portugais, ce garçon, je l'ai toujours dit.

ANTONIO : J'ai mal...Argh...

LUD : Alors qu'on peut écarter la tête et on se la prend pas dans la gueule. Ça me rappelle ces petits pervers, qui font exprès de pas détourner la tête quand on leur crache dessus, et après ils ne se nettoient pas le visage, et alors il se font prendre en photo / et ils vont chez les keufs pour réclamer des dommages et intérêts. Jolie mentalité.

ANTONIO : J'ai peur, j'ai mal ...

SIMONETTA : Would you please come back on the green. We are in Wimbledon. God save the queen. / My taylor is rich but my hairdresser is african.

CHARLES : C'est quand même pas compliqué, même pour un portugais ! Quand on te gifle, Antonio, tu ne tends pas l'autre joue, tu baisses la tête. Sinon tu joues pas au tennis, tu vas t'exhiber tout de suite dans le cirque romain et jouer les petits m'as-tu vu au milieu des lions affamés !

ANTONIO (*au bord des larmes*) : Je vais être éborgné.

DENISE : Quand je pense qu'elles vont dévorer un mec comme toi, les pauvres

bêtes.

CHARLES : Faudrait au moins le transformer en acra de morue avant de le leur faire bouffer.

Antonio chiale. Sa tristesse déchirante contamine tout le monde.

Les quatre personnages se mettent à chialer en chœur face public.

Antonio enlève la main, il n'a évidemment rien à l'oeil.

Ils se regardent et ils éclatent de rire tous les 4 face au public. « Vous avez eu peur, hein ? » « Ça te fait pas rire, toi ? » « Denise, sa tête me revient pas à celui-là, viens lui coller une deuxième balle dans l'oeil.. » Les 4 personnages envahissent la salle et improvisent. Le noir se fait sur scène et dans la salle. On entend des chuchotements, comme avant un concert ou une pièce de théâtre. Puis on est au cinéma. La caméra se rapproche en travelling avant et cadre Simonetta en gros plan sur sa chaise d'arbitre.

SIMONETTA :

Finalement le cours de tennis restera tel quel, ce sera le nouveau nouveau repaire.

Avec ce qui reste du fric de Lud, pas grand chose, ils vont réussir à réhabiliter le terrain de foot.

C'est bien.

C'est bien le foot, il faut juste supprimer les supporters.

Et les joueurs aussi.

Le gazon, ça va, c'est joli, de loin.

Mais d'abord je serais seule spectatrice dans le stade, le soir de l'inauguration.

Je verrais le ballet des hommes, le cirque des manchots bigarrés, et toute la débandade acrobatique des Arlequins autour d'un petit soleil blanc et noir.

J'adore quand ils font semblant d'être blessés après un choc et qu'ils se roulent de douleur sur la pelouse. Je voudrais les prendre dans mes bras et les cajoler, leur dire qu'ils sont vraiment cons mais que c'est pas grave, ça passera avec la mort.

Après le match, je déboulerais dans les vestiaires, alors qu'ils sont tous nus et qu'ils se croient entre hommes.

Et aussitôt, ils posent les mains en croix sur leurs parties, vade rétro femelle intruse, car ils savent bien qu'ils sont tous nus. Tu sais, comme avant un coup franc, pathétiquement alignés quand ils barricadent leurs valseuses, sauf que là, ils sont vraiment à poil.

Je leur ferais l'amour, un à un, jusqu'à ce qu'ils rendent les armes et qu'ils hurlent à la grâce.

Et, l'air de rien, je les dépouille de leurs Ferrari, de leurs agents véreux, de leurs putes mineures et majeures, de leurs boîtes de nuit, de leurs bouteilles de whisky, de leurs drogues dures et molles, de leurs comptes off shore et de leurs femmes qui, pour certaines, n'ont presque rien à envier à leur putes, et tous ces jouets tombent de leurs doigts d'enfant, avec un tout petit bruit de pièce de monnaie qui roule sous un placard.

Le plaisir terroriste frappe dans les vestiaires après Toulouse-PSG : vingt-trois

morts dans des orgasmes sans fin, y compris la kamikaze lubrique.

Jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un ballon, qui roule encore un instant, puis s'arrête, au centre de la pelouse.

Un enfant, un doudou, un bouton de rose.

En attente des hommes.

Je l'entends encore, d'ici, quelquefois, le bruit inquiétant des hommes.

Noir final.